

Le visage dans le tronc

- Regardez le visage dans le tronc !
- Non, on ne voit rien !
- Mais si là, vous ne voyez pas...

Personne ne voyait ! Elle seule semblait avoir remarqué la drôle de bobine qui se dessinait au hasard des stries et des bosses de l'arbre centenaire du jardin. Le profil d'un visage de femme, coiffée comme dans les années 20, à la garçonne, portant un diadème. Un nez très long, de grands yeux lourdement fardés et cerclés de cernes sombres, un menton sévère. Ce visage sur le tronc : oui, elle seule le voyait.

Ensuite, on devinait une allure altière sous de nobles traits. Un regard curieux. Et on imaginait aussi une balafre qui tranchait fondamentalement avec l'élégance de l'ensemble : blessure de guerre ou blessure d'amour.

- Eh ! Reviens vers nous. Ton thé va être froid !
- Oui, oui... merci.

Elle porta sa tasse à ses lèvres sans quitter des yeux le grand tronc et secoua machinalement la tête et la grande tignasse brune qui allait avec, histoire de se remettre les idées en place.

- Non, mais, c'est bizarre tout de même ! Je ne l'ai pas remarqué avant...

Cela faisait dix ans qu'elle venait régulièrement à Saint-Wingard. Elle aimait les grands arbres de ce domaine familial et les avait maintes fois détaillés de la cime au tronc. Mais c'était la première fois qu'elle voyait si précisément ce drôle de visage si féminin, si

évident, qu'elle pensait que cela était un signe. Signe de quoi ? Signe à suivre...

*

Comme vous le supposez, personne d'autre n'avait vu aussi évidemment le visage : on avait bien remarqué par ci-par là, un œil, une bouche ou un nez, un visage morcelé mais certainement pas leur réunion en un visage ! Les jours passèrent et elle ne pensa plus du tout à la dame au diadème et s'en fut vers d'autres interprétations.

Un jour, de retour à Saint-Wingard, et au moment où le lourd portail s'ouvrit, elle sentit son cœur battre plus fort et se mit à chercher l'arbre non sans un certain malaise. Elle ne le trouva pas. Le sapin au visage caché avait disparu !

Sans même prendre la peine de descendre ses

bagages, elle alla immédiatement à la remise à bois et vit un amoncellement de bûches : son arbre ! Non, cela ne pouvait pas être du sapin... Elle chercha donc dans les allées le vieux jardinier qui venait une fois par semaine, le mardi – et nous étions un mardi- et l’aperçut dans le potager.

- Où est-il et qu’en avez-vous fait ?
- Oh ! Bonjour madame Clarisse ! Vous êtes de retour chez nous. Qu’est-ce que vous cherchez ?
- L’arbre au visage caché !
- S’il vous plaît ?
- Euh... le vieux sapin qui était là !
- Ah, dame. C’est bien triste mais il a été foudroyé la semaine dernière, Madame Clarisse. Mort qu’il est le sapin ! Ils sont venus de la scierie et l’ont emporté. Madame Sophie était drôlement triste et elle a même dit que vous le seriez encore plus ! Elle voulait récupérer un morceau du sapin, pour vous je crois, mais c’était tout brûlé et elle a tout laissé à Jean Marcoz de la scierie.
- ... merci Monsieur Armand...

Clarisse en avait les larmes aux yeux ; son visage caché avait été foudroyé... Jamais elle ne saurait d'où venait ce visage. Sa cousine lui avait dit qu'elle avait eu très peur, que la foudre était tombée très près de la maison et qu'elle n'avait en rien épargné le sapin. Surtout pas le visage caché !

Pendant toute la soirée, Clarisse ne quitta pas des yeux la solide bûche qui réchauffait toute la maisonnée et pensa à Jeanne. Jeanne, Maud peut-être, Coco, ou Hortense. Clarisse ? Pourquoi pas ! Mais pas Germaine, non pas Germaine !

Elle cherchait à donner un prénom à son illusion. Quelle idée ! Ce n'était qu'une invention de son esprit, un aménagement certes poétique de la réalité, des stries et des bosses, la sœur de bois de ses personnages de papier !

Du vent. Du vent dans de l'écorce. Une jolie émotion et pfft, plus rien. Une table, une chaise, un bahut de cuisine.

Méchant souvenir qui griffe le cœur, puisque c'était un

signe !

*

Elle l'aperçut courant dans la coursive. Elle se débattait, oui, il y avait bien un homme avec elle. Elle lui tapait dessus de ses petits poings rageurs, avec une élégance folle. Elle tournait la tête, écoeurée, évitant comme elle le pouvait le souffle fétide de son fiancé de pacotille. Et la mer était si grosse...

Elle le savait qu'elle n'aurait jamais dû faire le voyage ; tu parles d'une inauguration ! C'était le début du siècle, des fastes et des progrès techniques, de la navigation transatlantique de luxe.

Son fiancé à quatre sous l'avait entraînée avec sa tante, sa duègne plutôt dans cette « merveilleuuuuse aventure transocéââânique ». « Ma petite fille, tu ne vas pas me décevoir, tu vas accepter de partager son rêve Atlaantiiiiique. » Elle en avait plein la bouche, la

tante !

Les orchestres, les robes de soirée, les danses folles, les rivières de diamant et les vaisselles de palais, et ce cadeau de départ ; le diadème ! C'est sa grand-mère Adélaïde qui le lui avait offert : un bijou de famille, qui s'offrait pour sceller la promesse d'une union future, un cadeau de fiançailles !

Elle était si belle, si gracieuse ... mais elle avait une drôle de manière de se maquiller : elle se maquillait trop. Comme pour cacher, camoufler, quelque blessure, de guerre ou de cœur. Une cicatrice, mais oui, c'était bien cela, elle cachait cette cicatrice. Sans doute laissée par une vilaine branche qui se trouvait sur le chemin du galop de Trésan, son pur-sang.

Je crois pouvoir dire qu'elle avait failli perdre un œil et qu'il avait été sauvé in-extremis par l'intervention rapide de Jean de Méhault, son ami d'enfance, chirurgien de renom devenu. Elle devait avoir trente-cinq ans. Belle, libre aimée, mais sans doute pas amoureuse pour un sou de son dandy. Elle

n'aspirait qu'à s'amuser, rire aux éclats, parler et se moquer du monde et de la guerre en balançant son interminable collier de perles du bout des doigts avec l'air détaché de ses jeunes femmes libérées.

Elle était...

En nage ! Clarisse se réveilla trempée, prise d'une indescriptible angoisse. C'était bien de l'inconnue dont elle venait de rêver, courant à bord d'un paquebot ; de la femme de l'arbre, le visage dans le tronc. Elle avait donné vie à ce visage amoché. Une consistance à ce visage foudroyé et définitivement anéanti par quelque tronçonneuse de la scierie !

Pourquoi ? On lui avait enseigné qu'on ne pouvait rêver que de soi, de soi et rien que de soi. Elle venait de rêver d'une jeune femme balafrée qui déambulait effarée dans les coursives du Titanic (enfin, de cela elle n'était pas certaine), d'une demoiselle plus très jeune qui faisait tourner les hommes en bourriques, et plus particulièrement son pauvre fiancé qui avait dû vouloir se venger d'une manière peu recommandable...

Enfin, cela, elle ne le savait pas très bien non plus !

Elle se doutait bien que l'inconnue devait ne jamais l'avoir aimé : elle se souvenait encore de cette odeur qu'il exhalait : un mélange de cigare, de whisky, d'aigre et de soufre ; une odeur infecte. Au cœur de son rêve, elle avait perçu le malaise de Clara, oui, c'est cela, elle s'appelait Clara ! Et comme elle, elle avait été écoeurée.

Clarisse qui rêve de Clara ! Tu parles, Clarisse qui rêve de Clarisse, oui. Et de son Jordan qui l'ennuie au plus haut point depuis qu'il a envie de partir avec elle pour New-York. Son attaché de presse de Jordan si pressant et si attaché qu'il en est insupportable, ce pilier de bar et de casino, sans doute beau, mais collant et stupide ! D'ailleurs, jamais elle n'irait à New-York puisque le beau Jordan sortirait de sa vie dès le lendemain...

*

Clarisse célibataire et désœuvrée se décida à entreprendre une enquête sur cette bien étrange diablesse à diadème. Elle s'était sans doute embarquée pour cette bien dramatique traversée inaugurale affublée d'un dandy et d'une duègne. Il devait y en avoir des centaines qui répondaient à ce signalement... Certes, il y avait la balafre et des femmes nanties d'une telle cicatrice ne devaient pas être légion. Oui, mais...

Oui, mais ... en effet ! Cette femme n'avait existé que dans sa seule imagination. Ce n'étaient que quelques stries, lignes, marbrures, bosses, creux dans un vieux tronc d'arbre désormais débité et transformé en quelque commode.

Regarde les choses en face, Clarisse ! C'est du vent tout cela, tout vent dans les branches et rien de plus. Elle le savait et pourtant elle entendait comme une voix intérieure qui lui disait : « Cherche Clarisse, c'est important, c'est vital, crucial même. Ce n'est pas par hasard que ce visage t'est apparu. Ce n'est pas pour

rien que ce faciès étrange dans le tronc du sapin a disparu à jamais. C'est un signe. Le signe d'une âme qui te parle. D'un chemin à poursuivre. D'une vie à continuer... »

Mais elle n'était sûre de rien, évidemment ! Pendant des semaines, elle ne parla à personne. Jamais elle ne refit le rêve de Clara... qu'elle oublia. Totalement.

Elle vécut sans jamais plus songer à l'arbre ; enfin, elle n'en dit jamais rien. Ni à son mari – non, pas Jordan, mais Alain, attentionné, prévenant, pas collant, un bon mari, ni à ses enfants, Artémisia et Alexandre. Puis elle devint vieille... et hérita du domaine. Et enfin, elle mourut et on dispersa ses cendres comme elle l'avait souhaité, sur ses terres, à un endroit bien précis mentionné par elle dans sa dernière lettre qui se terminait ainsi : « J'ai enfin tout compris. La terre s'en est nourrie et son chemin j'ai poursuivi... » Bien énigmatique testament que les enfants ne cherchèrent même pas à comprendre.

Bien des années plus tard, une jolie petite fille jouait dans le parc majestueux et s'arrêta net devant un arbre « tout bizarre ». Elle courut dire à sa mère, Artémisia qu'elle avait vu une drôle de dame, là-bas, oui, là-bas, sculptée dans le tronc. Un visage qui ressemblait à celui de sa « mamy ». Artémisia prit sa fille par la main et elles coururent vers le sapin mais elle ne distingua dans cet arbre que quelques stries et quelque nœuds sans intérêt.

Puis en scrutant l'arbre, elle songea : « Je comprends maintenant le sens de ses dernières paroles. La terre se nourrit des disparus et aux vivants de continuer le chemin ou de ne plus refaire les mêmes erreurs... »

Comme pour Clara plus d'un demi-siècle plus tôt, la terre venait de rendre aux descendants de Clarisse ce qu'ils lui avaient confié : le souvenir d'une vie !